

AVANT-PROPOS

S'il est vain d'opposer le savoir et le savoir-faire, les connaissances et la méthode, les combiner intelligemment est sans nul doute le premier facteur de réussite dans les études de lettres comme ailleurs.

Cet ouvrage a pour ambition de mettre à la disposition des étudiants à la fois l'essentiel des connaissances à acquérir et un instrument de travail leur permettant de se familiariser avec les deux exercices principaux demandés à l'université, de l'entrée en premier cycle aux concours de recrutement, ainsi que dans les classes préparatoires littéraires : le commentaire composé et la dissertation. Ce livre fournit un cadre et un aide-mémoire qui tient compte des recherches les plus récentes, grâce à la collaboration d'une équipe de professeurs d'université, tous spécialistes en littérature. De plus, c'est un outil idéal pour la révision des examens et des partiels grâce à ses chronologies, ses définitions et ses encadrés.

À partir de quelle date peut-on parler de roman ? Quel sens donner au mot ? Qu'est-ce qu'un roman ? Autant de questions qui laissent perplexe. Lorsque le lecteur aborde certaines œuvres, il a conscience de lire ou non des romans. Le critique, lui, ne sait guère définir un genre qui englobe tous les autres, traite de tous sujets, n'a jamais été codifié et s'est toujours moqué des normes officielles. Même si jugements esthétiques ou moraux l'ont, à certaines périodes, condamné, le roman a connu au fil des siècles un succès considérable qui n'a fait que s'amplifier dans toutes les couches de la population. Il n'est pas qu'une lecture pour femmes, comme on l'a affirmé, non sans mépris... pour le genre !

Nous avons voulu restituer l'extraordinaire diversité de la production romanesque, son ampleur, son évolution du XII^e siècle à nos jours. Aussi avons-nous fait un sort à des auteurs et des œuvres très célèbres en leur temps, de nos jours souvent oubliés ou méprisés, à tort, dans bien des cas. De sorte que les étudiants en quête d'une idée de recherche pourront également y trouver des suggestions de sujets partiellement défrichés ou encore non traités. Nous avons cherché à dégager des points communs d'un siècle à l'autre, d'un auteur à l'autre, mais en préservant l'originalité de chaque époque, de chaque écrivain, en insistant sur l'importance qu'a eue telle ou telle œuvre en son temps et pour les générations à venir. Nous nous sommes donc efforcés de remettre les textes en situation, dans leur époque, dans des courants littéraires, tout en insistant sur les techniques narratives utilisées et les thèmes traités. Notre but a été de les restituer dans leur totalité, seule façon de dégager les évolutions et les originalités.

Un choix d'extraits de romans ou de réflexions critiques sur un courant ou sur le genre lui-même illustre ces différents aspects. Des index des auteurs, des œuvres et des formes et techniques narratives permettront des parcours transversaux.

1

LE MOYEN ÂGE : AUX ORIGINES DU ROMAN

La fin du XI^e siècle est le temps de la première croisade, de la Reconquista chrétienne en Espagne, mais aussi de l'apogée d'un système féodal qui s'organise progressivement en une pyramide hiérarchique dont le roi sera, un siècle plus tard, le sommet incontesté. L'essor économique aidant, l'Occident devient plus riche et invente peu à peu un mode de vie plus raffiné : la civilisation courtoise, particulièrement dans l'Angleterre anglo-normande dont le roi, l'Angevin Henri II Plantagenêt, est un souverain fastueux et ami des lettres. La chevalerie, en plein essor, se donne un idéal mi-profane, mi-sacré. Avant 1150, l'essentiel de la littérature est constitué par des chansons de geste, qui célèbrent les valeurs fondatrices de la société féodale et chrétienne et reposent sur une esthétique de la voix et de la répétition.

« Roman » vient du latin *romanice* (« en langue romane ») et désigne initialement un texte littéraire transposé du latin au français. Les premiers « romans » médiévaux (dits « romans antiques ») sont en effet des adaptations en langue vulgaire de textes épiques ou historiques latins. À partir des années 1160-1170, le roman commence à exploiter un fonds celtique, la « matière de Bretagne », qu'il emprunte peut-être à l'hagiographie insulaire. Les romans de *Tristan* innovent en prenant pour sujet une histoire d'amour individuelle, mais c'est Chrétien de Troyes qui fait du roman, avec l'aventure chevaleresque, un moyen d'investigation de la doctrine courtoise qui est en vogue dans les cours princières de Blois et de Champagne (dont les comtesses Aélis et Marie sont les filles d'Aliénor d'Aquitaine, elle-même arrière-petite-fille du premier troubadour connu, le comte Guillaume IX de Poitiers). Au XIII^e siècle, le roman arthurien en vers (dont les « continuations » du *Conte du Graal*, resté inachevé) est concurrencé par les romans en prose, qui formeront très vite de vastes ensembles cycliques. D'autres romanciers échappent à cette influence et préfèrent situer leur action dans une Europe moins irréaliste. Leurs romans, toujours en vers, peuvent avoir un caractère idyllique, prendre place dans l'Orient byzantin ou, au contraire, dans un univers réaliste occidental (France, Empire germanique, Angleterre). Aux limites du genre romanesque, le *Roman de Renart* (c'est-à-dire les histoires de Renart mises en langue romane) est un assemblage non ordonné de variations sur les exploits et les méfaits de

Renart. Le *Roman de la Rose* utilise le cadre du songe allégorique pour illustrer la conquête courtoise de la « Dame » de la poésie lyrique.

Le roman en vers brille de ses derniers feux au XIV^e siècle, avec *Méliacin* et *Escanor* de Girart d'Amiens (vers 1300), *Mélusine* de Coudrette, *Méliador* de Jean Froissart (1380). Le roman arthurien en prose continue de proliférer, tandis que se multiplient les mises en prose des chansons de geste et des anciens romans en vers (comme le *Chevalier au lion* de Pierre Sala). Un genre nouveau se développe ainsi, spécialement à la cour de Bourgogne : le « roman de chevalerie », que le *Don Quichotte* de Cervantès parodiera au début du XVII^e siècle. Il cultive à satiété la célèbre devise « d'armes et d'amour », qui peut servir d'emblème pour l'ensemble du roman médiéval, dès le XII^e siècle et même jusqu'à l'aube du roman baroque. Le renouvellement des sujets et l'intérêt pour le passé récent sont sensibles dans le *Jehan de Saintré* d'Antoine de La Sale (vers 1450-1456). Le roman connaît donc à la fin du Moyen Âge une vie intense, même si le retour humaniste vers les sources antiques, grecques en particulier (avec Jacques Amyot), est sur le point d'entraîner une rupture avec les traditions médiévales et de donner naissance à ce que l'on appellera le roman baroque.

BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE DU CHAPITRE

Ouvrages de référence :

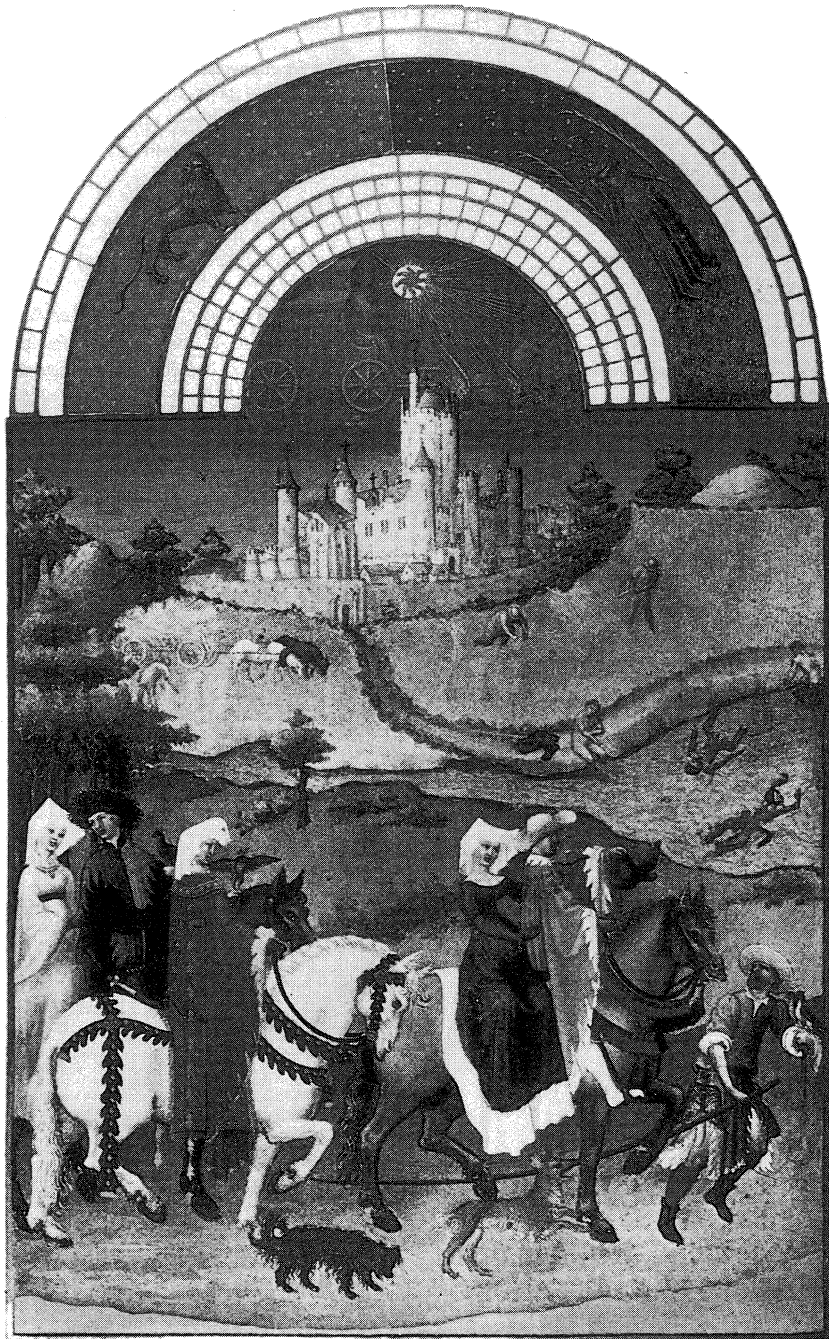
- BAUMGARTNER, E., *Le Récit médiéval*, Paris, Hachette, 1995.
BOUTET, D., *Formes littéraires et conscience historique (1100-1250)*, Paris, PUF, 1999.
CHÉNERIE, M.-L., *Le Chevalier errant dans les romans arthuriens en vers*, Genève, Droz, 1986.
DUBOST, F., *Aspects fantastiques de la littérature narrative médiévale (XII^e-XIII^e siècle)*, Paris, Champion, 1991.
HARF-LANCNER, L., *Les Fées au Moyen Âge. Morgane et Mélusine*, Paris, Champion, 1984.
PAYEN, J.-Ch., *Typologie des sources du Moyen Âge occidental*, fascicule 12, *Le Roman*, Brepols, Turnhout, 1975.
POIRION, D., *Résurgences*, Paris, PUF, 1986.
STANESCO, M., et ZINK, M., *Histoire européenne du roman médiéval, esquisse et perspectives*, Paris, PUF, 1992.
ZUMTHOR, P., *Essai de poétique médiévale*, Paris, Seuil, 1972.

Ouvrages spécialisés :

- BAUMGARTNER, E., *L'Arbre et le pain*, Paris, SEDES, 1981 ; *Tristan et Iseut*, Paris, PUF, coll. Études littéraires, 1987 ; *La Harpe et l'épée*, Paris, SEDES, 1990.
CHOCHÉYRAS, J., *Tristan et Iseut. Genèse d'un mythe littéraire*, Paris, Champion, 1996.
DUBOST, F., *Le Conte du Graal ou l'art de faire signe*, Paris, Champion, 1998.
FOURRIER, A., *Le Courant réaliste dans le roman courtois*, Paris, Nizet, 1960.
FRAPPIER, J., *Étude sur la Mort le roi Artu*, Genève, Droz, 1936 ; *Chrétien de Troyes*, Paris, Hatier, 2^e éd., 1968 ; *Étude sur Yvain ou le Chevalier au lion*, Paris, SEDES, 1969 ; *Chrétien de Troyes et le mythe du Graal*, Paris, SEDES, 1972.
GAUCHER, E., *La Biographie chevaleresque*, Paris, Champion, 1994.
GAULLIER-BOUGASSAS, C., *Les Romans d'Alexandre*, Paris, Champion, 1998.
KÖHLER, E., *L'Aventure chevaleresque*, Paris, Gallimard, 1974.
MÉNARD, Ph., *Le Rire et le sourire dans le roman courtois en France au Moyen Âge*, Genève, Droz, 1969.
MORA, F., *L'Énéide médiévale et la naissance du roman*, Paris, PUF, 1994.
PETIT, A., *Naissances du roman*, Paris, Champion-Slatkine, 1985.
POIRION, D., *Le Roman de la Rose*, Paris, Hatier, 1973.
SCHEIDEGGER, J., *Le Roman de Renart ou le texte de la dérision*, Genève, Droz, 1989.
STRUBEL, A., *Le Roman de la Rose*, Paris, PUF, coll. Études littéraires, 1984.
VALETTE, J.-R., *La Poétique du merveilleux dans le Lancelot en prose*, Paris, Champion, 1998.
ZINK, M., *Roman rose et rose rouge : le Roman de la Rose ou de Guillaume de Dole de Jean Renart*, Paris, Nizet, 1979.

Les éditions Champion ont publié chaque année de 1984 à 2000 un volume sur le texte au programme de l'agrégation. Neuf d'entre eux portent sur des romans.

Très riches Heures du duc de Berry



Peinture illustrant le mois d'août, cortège partant à la chasse au faucon

TABLEAU CHRONOLOGIQUE

| Le roman | Autres genres |
|---|--|
| Début XII ^e s. : <i>Roman d'Alexandre</i> , en laisses d'octosyllabes, d'Albéric de Pisançon | Fin XI ^e s. : <i>Chanson de Roland</i> ; <i>Gormon et Isebart</i> |
| 1150 : <i>Roman de Thèbes</i> | Vers 1137 : <i>Couronnement de Louis</i> |
| 1155 : Wace, <i>Roman de Brut</i> | Vers 1140 : <i>Charroi de Nîmes</i> , <i>Chanson de Girart de Roussillon</i> , <i>Chanson de Guillaume</i> (?) |
| 1160 : <i>Roman d'Énéas</i> ; <i>Roman d'Alexandre</i> , décasyllabique d'un clerc poitevin | après 1150 : <i>Jeu d'Adam</i> ; <i>Floire et Blancheflor</i> (1 ^{re} version) |
| 1165 (?) -1180 (?) : Bérout, <i>Tristan</i> | 1165 : Wace, <i>Roman de Rou</i> (chronique) |
| 1165 : Benoît de Sainte-Maure, <i>Roman de Troie</i> | 1170 : premières « branches » du <i>Roman de Renart</i> ; Benoît de Sainte-Maure, <i>Chronique des ducs de Normandie</i> ; Marie de France, <i>Lais</i> ; chanson de geste de <i>Fierabras</i> |
| 1170 : <i>Érec et Énide</i> de Chrétien de Troyes ; <i>Roman d'Alexandre</i> , dodécasyllabique de Lambert le Tort | 1177-1178 : premiers fabliaux |
| 1172-1176 : <i>Tristan</i> de Thomas ; <i>Ille et Galeron</i> , <i>Héraclé</i> de Gautier d'Arras ; Chrétien de Troyes, <i>Cligès</i> ; Thomas de Kent, <i>Roman de toute chevalerie</i> (entre 1175 et 1200) | Après 1180 : premiers trouvères d'oïl : Gace Brulé, Conon de Béthune ; chansons de geste : <i>Raoul de Cambrai</i> , <i>Garin le Loherain</i> , <i>Aliscans</i> , <i>Prise d'Orange</i> , <i>Girart de Vienne</i> (de Bertrand de Bar-sur-Aube), <i>Chanson d'Aspremont</i> ; chansons du cycle de la Croisade (<i>Antioche</i> , <i>Chétifs</i> , <i>Jérusalem</i>) |
| 1177-1178 : Chrétien de Troyes, <i>Lancelot ou le Chevalier de la charrette</i> , <i>Yvain ou le Chevalier au lion</i> | 1190 : <i>Renaut de Montauban</i> ; Hélinand de Froidmont, <i>Vers de la Mort</i> ; <i>Floire et Blancheflor</i> (2 ^e version) |
| Après 1180 : Chrétien de Troyes, <i>Conte du Graal</i> ; <i>Roman d'Alexandre</i> , dodécasyllabique d'Alexandre de Paris | 1200 : Jean Bodel, <i>Chansons des Saisnes</i> , <i>Congés</i> , <i>Jeu de saint Nicolas</i> ; <i>Ami et Amile</i> |
| 1190 : <i>Première Continuation du Conte du Graal</i> (continuation <i>Gauvain</i>) | 1200-1210 : <i>Enfances Guillaume</i> |
| 1200 : <i>Deuxième Continuation du Conte du Graal</i> de Wauchier de Denain (continuation <i>Perceval</i>) | Début XIII ^e s. : chanson de <i>Doon de Mayence</i> ; <i>Aucassin et Nicolette</i> (chantefable) |
| 1200-1210 (ou 1240 ?) : <i>Perlesvaus</i> ; Robert de Boron, <i>Roman de l'Estoire dou saint Graal</i> , <i>Merlin</i> | Vers 1210 : <i>Chevalerie Ogier</i> ; Villehardouin, <i>Conquête de Constantinople</i> ; Raoul de Houdenc, <i>Songe d'enfer</i> |
| Début XIII ^e s. : <i>Vengeance Raguidel</i> ; Renaut de Beaujeu, <i>Le Bel Inconnu</i> ; Raoul de Houdenc, <i>Méraugis de Portlesguez</i> | 1215-1220 : <i>Gui de Bourgogne</i> |
| Vers 1210 : cycle en prose de Robert de Boron | 1220-1230 : Gautier de Coincy, <i>Miracles de Notre-Dame</i> |
| 1215-1220 : <i>Lancelot</i> en prose | Premier tiers du XIII ^e s. : Audefroï le Bâtard, poésies lyriques |
| Vers 1220 : <i>Galeran de Bretagne</i> , de Renaut | Vers 1225-1230 : Guillaume de Lorris, <i>Roman de la Rose</i> |
| 1220-1230 : Jean Renart, <i>Guillaume de Dole</i> | Vers 1230-1240 : chansons de geste : <i>Gaydon</i> , <i>Jehan de Lanson</i> ; Thibaut de Champagne, œuvre poétique |
| 1225 : <i>Queste del saint Graal</i> | 1234 : Huon de Méry, <i>Tournoiement Antéchrist</i> |
| Vers 1230 : <i>La Mort le roi Artu</i> | Vers 1250 : Rutebeuf, <i>Poèmes sur l'université</i> ; <i>Couronnement de Renart</i> |
| Vers 1225-1230 : Guillaume de Lorris, <i>Roman de la Rose</i> | |
| Vers 1230 : première rédaction du <i>Tristan</i> en prose | |
| Vers 1230-1240 : Philippe de Rémi, <i>Jehan et Blonde</i> et <i>La Manekine</i> | |
| 1232-1242 : <i>Gui de Warewic</i> | |
| Vers 1235-1240 : <i>Merlin-Vulgate</i> , <i>Estoire del saint Graal</i> , <i>Guiron le Courtois</i> | |
| Vers 1240 : grand cycle du Graal du pseudo-Robert de Boron | |
| Vers 1250 : <i>Jouffroi de Poitiers</i> | |

| Événements culturels | Événements historiques |
|---|--|
| 1090 - milieu XII ^e s. : âge d'or de l'école de Chartres (Yves de Chartres, Bernard de Chartres, Gilbert de la Porrée, Thierry de Chartres, Jean de Salisbury) | 1096-1099 : première croisade ; Baudoin I ^{er} roi de Jérusalem |
| 1115-1130 : tympan du porche de Moissac | 1108-1137 : règne de Louis VI 1118 : fondation de l'ordre du Temple |
| 1130 : début de la construction de l'abbaye (cistercienne) de Fontenay (Bourgogne) ; saint Bernard célèbre l'idéal, mi-religieux, mi-guerrier, des Templiers | |
| 1132 : achèvement de la basilique de Vézelay ; traités d'Hugues de Saint-Victor | |
| 1140 : l'abbé Suger entreprend la reconstruction de l'abbaye de Saint-Denis | 1137 : avènement de Louis VII, qui épouse la même année Aliénor d'Aquitaine |
| 1141 : Pierre le Vénéral, abbé de Cluny, fait traduire le <i>Coran</i> en latin | |
| 1142 : mort d'Abélard | |
| 1145 : prédication de saint Bernard à Vézelay pour le départ en croisade ; portail royal de la cathédrale de Chartres | 1147-1149 : deuxième croisade, à laquelle participe Louis VII ; l'abbé Suger devient régent du royaume |
| Vers 1150 : <i>Cosmographia</i> de Bernard Silvestre ; <i>Sentences</i> de Pierre Lombard ; nefs gothiques des cathédrales du Mans, de Noyon et de Senlis | 1152 : Louis VII répudie Aliénor, qui épouse presque aussitôt Henri Plantagenêt, comte d'Anjou et duc de Normandie ; avènement de Frédéric Barberousse (empire Germanique) |
| Vers 1160 : composition des <i>Nibelungen</i> ; début de la construction de la cathédrale de Laon ; Averroès commence son commentaire d'Aristote | 1154 : Henri Plantagenêt devient roi d'Angleterre |
| 1165-1182 : construction de Notre-Dame de Paris | 1165 : canonisation de Charlemagne |
| Après 1170 : construction de Saint-Trophime, à Arles ; Alain de Lille, <i>De planctu naturae</i> | 1170 : assassinat de Thomas Beckett dans la cathédrale de Canterbury |
| Vers 1180 : miniatures de l' <i>Hortus deliciarum</i> de Herrade de Landsberg ; <i>Anticlaudianus</i> , d'Alain de Lille | 1174 : prise de Damas par Saladin |
| 1190 : écrits sur l' <i>Apocalypse</i> de Joachim de Fiore | 1180-1223 : règne de Philippe Auguste |
| Fin XII ^e s. : Pérotin le Grand renouvelle la polyphonie | 1187 : prise de Jérusalem par Saladin |
| 1206 : développement de l'hérésie cathare et prédication de saint Dominique | 1189 : mort d'Henri II, avènement de Richard Cœur de Lion |
| 1210-1220 : portail de la Vierge de la cathédrale Notre-Dame de Paris | 1189-1192 : troisième croisade et mort accidentelle de Frédéric Barberousse |
| 1220-1230 : portail occidental de la cathédrale d'Amiens | 1199 : mort de Richard Cœur de Lion et avènement de Jean Sans Terre |
| 1225 : construction des parties gothiques du Mont-Saint-Michel | 1202-1204 : Philippe Auguste reprend la Normandie, puis le Poitou ; quatrième croisade et prise de Constantinople par les Croisés |
| 1226 : <i>Cantique du soleil</i> de saint François d'Assise | 1210-1220 : croisade contre les Albigeois (Simon de Montfort devient comte de Toulouse en 1215) |
| 1227 : fondation par Robert de Sorbon de l'université de Paris | 1211 : avènement de Frédéric II en Allemagne |
| Vers 1230 : début de la construction de l'Alhambra de Grenade ; les commentaires d'Aristote par Averroès arrivent en Occident ; mort du dernier des grands <i>minnesängers</i> , Walther von der Vogelweide | 1214 : bataille de Bouvines, remportée par Philippe Auguste contre Jean Sans Terre et l'empereur germanique |
| 1230-1250 : portail occidental de la cathédrale de Reims | 1226 : mort de Louis VIII, avènement de Louis IX (Saint Louis) et régence de Blanche de Castille |
| 1240 : traduction de l' <i>Éthique</i> d'Aristote par Robert Grosseteste | 1227 : excommunication de Frédéric II |
| | 1229 : annexion du Languedoc par le roi de France (traité de Paris) |

| Le roman | Autres genres |
|--|---|
| 1240-1250 : <i>Flamenca</i> | 1240-1250 : Gossouin de Metz, <i>Image du monde</i> ; dernières branches du <i>Roman de Renart</i> |
| 1270 : Jean de Meun, suite du <i>Roman de la Rose</i> | 1260 : Rutebeuf, <i>Le Miracle de Théophile</i> |
| Fin XIII ^e s. : compilation arthurienne de Rusticien de Pise ; Jakemes, <i>Roman du Châtelain de Coucy et de la Dame de Fayel</i> | Vers 1266 : Brunet Latin, <i>Livre du trésor</i> 1270 : Adam de La Halle, <i>Le Jeu de la feuillée</i> Vers 1275-1285 : Adenet le Roi, <i>Enfances Ogier, Berthe au grand pied, Beuve de Commarichis, Cléomadès</i> 1289 : Jacquemart Gielée, <i>Renart le Nouvel</i> 1296-1298 : Marco Polo, <i>Livre des merveilles du monde</i> |
| Vers 1300 : Girart d'Amiens, <i>Méliacin, Escanor</i> | Vers 1300 : Joinville, <i>Vie de Saint Louis</i> ; Girart d'Amiens, <i>Charlemagne</i> |
| 1316 : Jean Maillart, <i>Roman du comte d'Anjou</i> | Premier tiers du XIV ^e s. : Jean de Condé, derniers fabliaux Vers 1319-1322 : <i>Renart le Contrefait</i> |
| 1337-1344 : <i>Perceforest</i> | 1340-1365 : Guillaume de Machaut, œuvre poétique Milieu XIV ^e s. : <i>Lion de Bourges</i> 1370 : Froissart, <i>Chroniques</i> ; Cuvelier, <i>Chanson de Bertrand du Guesclin</i> ; Philippe de Mézières, <i>Songe du Vieil Pèlerin</i> |
| 1380 : Froissart, <i>Méliador</i> | Fin XIV ^e s. : Eustache Deschamps, œuvre poétique |
| 1393 : Jean d'Arras, <i>Roman de Mélusine</i> | Vers 1400 : Coudrette, <i>Mélusine en vers</i> 1408 : Christine de Pisan, <i>Livre de Mutacion de Fortune, Livre du corps de Policie</i> 1405-1449 : <i>Journal d'un bourgeois de Paris</i> 1420-1460 : Alain Chartier, <i>Le Quadriloge invectif</i> (1422), <i>La Belle Dame sans mercy</i> (1424) ; Charles d'Orléans, poésies (1420-1460) ; <i>Les Quinze Joies de mariage</i> |
| Fin XIV ^e s. : <i>Ysaïe le Triste</i> | 1452 : Arnoul Gréban, <i>Mystère de la Passion</i> |
| 1408 : <i>Livre des fais de Boucicaut</i> | 1456 : Villon, <i>Le Lais</i> 1456-1467 : David Aubert, <i>Chroniques et conquestes de Charlemagne</i> ; Villon, <i>Le Testament</i> (1461) ; <i>La Farce de Maître Pathelin</i> (1465) |
| 1456 : Antoine de La Sale, <i>Jean de Saintré</i> | 1470 : historiographie bourguignonne : Georges Chastellain, Olivier de la Marche, Molinet |
| 1456-1467 : recueil des <i>Cent Nouvelles Nouvelles</i> | 1500 : Philippe de Commines, <i>Mémoires</i> |
| 1457 : René d'Anjou, <i>Livre du cuer d'amours espris</i> | |
| 1470 : <i>Livre des faits de Jacques de Lalaing</i> | |
| 1500 : Molinet, <i>Roman de la Rose</i> en prose | |

| Événements culturels | Événements historiques |
|---|--|
| 1245 : mission de Jean du Plan Carpin chez les Mongols 1246-1248 : construction de la Sainte-Chapelle, à Paris | 1241 : les Mongols pénètrent en Europe (Pologne, Hongrie) |
| 1252-1259: saint Thomas enseigne à Paris ; querelle de l'Université de Paris et des ordres mendiants 1265-1268 : œuvre de Roger Bacon ; saint Thomas d'Aquin commence à rédiger la <i>Somme théologique</i> 1272-1296 : Marco Polo en Chine auprès du Grand Kaghan | 1248 : croisade de Saint Louis, qui est fait prisonnier à Damiette et libéré contre rançon 1250 : constitution du Parlement de Paris 1261 : chute de l'Empire latin de Constantinople ; Michel VIII Paléologue devient empereur d'Orient 1270 : mort de Saint Louis à Tunis |
| 1300-1337 : apogée de Giotto 1305 : fondation du Collège de Navarre, à Paris 1309-1376 : Avignon devient la nouvelle capitale de la chrétienté, où affluent les artistes 1317 : Dante, <i>De monarchia</i> 1325 : l'Université de Paris lève sa condamnation du thomisme 1341 : Pétrarque est couronné de lauriers au Capitole | 1285-1314 : règne de Philippe le Bel, poursuite de la centralisation monarchique et rôle croissant des légistes ; affaire des Templiers 1337-1453 : guerre de Cent Ans |
| 1349 : mouvement des flagellants 1350-1353 : Boccace, <i>Décameron</i> 1378 : début du grand schisme 1387 : Chaucer, <i>Contes de Canterbury</i> | 1346 : bataille de Crécy 1347 : début de la peste noire ; prise de Calais par Édouard III d'Angleterre 1360 : traité de Brétigny 1364-1380 : règne de Charles V 1382 : révoltes urbaines (France) 1392 : folie de Charles VI |
| 1402 : colonisation des îles Canaries ; bas-reliefs du baptistère de Florence 1408 : manuscrit des <i>Très Riches Heures</i> du duc de Berry, enluminé par Limbourg 1421 : début de la construction du dôme de Florence par Brunelleschi 1425 : fresque de la <i>Danse macabre</i> du cimetière des Innocents à Paris ; Van Eyck peint le retable de <i>L'Agneau mystique</i> | 1415 : défaite d'Azincourt face aux Anglais 1419 : assassinat de Jean Sans Peur 1429 : sacre de Charles VII |
| 1430-1455 : Fra Angelico 1455 : la <i>Bible mazarine</i> imprimée par Gutenberg 1465 : impression de l' <i>Ars moriendi</i> à Cologne 1466 : naissance d'Érasme 1470 : l'imprimerie à l'Université de Paris 1475 : naissance de Michel-Ange 1483 : naissance de Luther 1485 : Pic de La Mirandole à Paris 1491 : naissance de saint Ignace de Loyola 1492 : Christophe Colomb atteint le Nouveau Monde | 1431 : Jeanne d'Arc est brûlée vive 1453 : victoire de Castillon sur les Anglais, qui met fin à la guerre de Cent Ans 1461 : avènement de Louis XI 1475 : traité de Picquigny entre Louis XI et Édouard IV scellant la paix 1480 : mort du roi René d'Anjou |
| 1483 : naissance de Luther 1485 : Pic de La Mirandole à Paris 1491 : naissance de saint Ignace de Loyola 1492 : Christophe Colomb atteint le Nouveau Monde | 1492 : Alexandre VI Borgia est élu pape |



NAISSANCES DU ROMAN

I LES ROMANS ANTIQUES

Le « roman », c'est donc d'abord une langue : la langue parlée, la langue vulgaire, par opposition au latin, langue savante, langue écrite. « Mettre en roman », c'est traduire, mais c'est aussi opérer un transfert culturel, rendre accessible à un public de non-clercs un texte en latin. Avant le milieu du XII^e siècle, la langue vulgaire n'est utilisée que dans les chansons de geste, œuvres indépendantes de tout modèle latin, dans des poèmes d'inspiration religieuse ou hagiographique (la *Vie de saint Alexis*, au XI^e siècle) et dans de rares traductions anglo-normandes : le *Comput* et le *Bestiiaire* de Philippe de Thaon, le *Voyage de saint Brendan* de Benedeit (Benoît). À cette époque, pour chanter des exploits guerriers, la forme qui s'impose est celle de la **laisse épique** : la toute première version du *Roman d'Alexandre*, celle d'Albéric de Pisançon, dont nous n'avons conservé qu'un fragment d'environ six cents vers, l'utilise comme la *Chanson de Roland* ou, plus précisément, comme celle de *Gormont et Isembart*, écrite comme lui en laisses d'octosyllabes.

Laisse épique : sorte d'unité strophique souple (nombre variable de vers) construite sur une seule rime ou une seule assonance, la laisse découpe le récit dans les chansons de geste et favorise les phénomènes de répétition à son début et à sa fin (enchaînements de laisses). Elle est aussi une unité de chant et participe largement au rythme du récit.

C'est pourtant une autre forme qui sera choisie pour les premiers développements de la littérature que nous qualifions aujourd'hui de romanesque : le couplet d'octosyllabes à rimes plates. Cette forme est celle du *Voyage de saint Brendan* et des œuvres savantes de Philippe de Thaon : on la retrouvera dans toutes les œuvres à caractère didactique ou allégorique (le *Roman des Ailes*, au début du XIII^e siècle, est une simple allégorie descriptive). Le roman naissant se désigne donc lui-même comme lié au mode didactique, et non au mode de la célébration : de fait, dès le premier d'entre eux, le *Roman de Thèbes* (1150), un prologue vient affirmer la nécessité de transmettre des modèles, mais aussi un savoir : *Thèbes* cite Homère, Platon, Virgile, Cicéron ; le *Roman de Troie*, Salomon. L'*Alexandre* d'Alexandre de Paris (vers 1170) reprend dans sa description des merveilles de l'Inde des traditions qui remontent à Pline le Jeune et à Solin. Et cette transmission se fait à travers un acte de traduction, ou plutôt de translation, avec tout ce que ce terme comporte d'accommodements, de transformations. Le *Roman d'Alexandre* (plusieurs versions, du début du XII^e siècle jusque vers 1180 pour la version la plus complète, celle d'Alexandre de Paris) rapporte l'histoire du héros macédonien d'après l'*Histoire d'Alexandre le Grand* du pseudo-Callisthène (II^e siècle apr. J.-C.), le *Roman de Thèbes* (vers 1150) s'inspire de *La Thébaïde* du poète latin Stace (I^{er} siècle apr. J.-C.), le *Roman d'Énéas* (vers 1160), de *L'Énéide* de Virgile, le *Roman de Troie* (vers 1165) de compilations en prose latine datant du IV^e et du VI^e siècle apr. J.-C. et relatant la guerre de Troie d'après Homère. Seul le *Roman de Brut* de Wace (vers 1155) s'inspire d'une chronique latine contemporaine, l'*Histoire des rois de Bretagne* de Geoffroy de Monmouth. À ses débuts, le « roman » n'est donc pas un genre littéraire mais...

[...] une méthode de travail, une forme d'analyse du passé et de ses sources, une activité intellectuelle, la mise en roman, dont la forme romanesque est, non pas le but, mais la conséquence.

(M. Zink, « Une mutation de la conscience littéraire... », *Cahiers de civilisation médiévale*, 1981, p. 11.)

L'adoption d'une forme distincte de celle de la chanson de geste, alors que plusieurs de ces romans adaptent en langue vulgaire des épopées latines, tient d'abord à ce que le « roman » s'oppose à la « chanson » comme l'écriture à l'oralité, la narration pure au chant psalmodié. Un roman, c'est donc un texte écrit, en langue vulgaire. De ce fait majeur découle la mise en place d'une esthétique nouvelle, fondée sur une rhétorique différente de celle de l'oralité, et plus proche de celle de la latinité bien qu'elle s'en distingue notablement. Le *Roman de Thèbes* porte la marque d'une recherche qui ne s'est pas encore pleinement dégagée des habitudes épiques : l'auteur multiplie les combats, les discours collectifs, les scènes de conseil et d'ambassade ; il utilise encore abondamment les formules épiques (du type « apoignant vint » ou « la veïssiez ») et même le procédé des enchaînements lors des changements d'unité narrative (signalés par l'emploi de capitales ornées). Le thème de l'amour vient enrichir une intrigue politico-guerrière, mais sans réel approfondissement : l'amour est heureux, seule la mort est cause de souffrance et de malheur. Mais le *Roman de Thèbes* hérite de la rhétorique antique le goût de la description d'objets précieux ou extraordinaires, comme la tente d'Adraste, où est représentée une mappemonde conforme au savoir géographique de l'époque en même temps que symbole du pouvoir.

C'est avec le *Roman de Brut*, du clerc anglo-normand Wace (vers 1155), et surtout avec l'*Énéas*, que va se dégager un style vraiment nouveau, caractérisé par une rhétorique, une topique et une thématique qui doivent beaucoup à Ovide et que le nouveau « genre » cultivera pendant des décennies. Le *Brut* cherche à créer une véritable profusion verbale, en multipliant interrogations oratoires, balancements, répétitions, accumulations de constructions symétriques ou parallèles, anaphores (« Dona deduiz, dona joiaus, / Dona levriers, dona oisiaus... » : l'énumération se poursuit du v. 10601 au v. 10616 !), usant et abusant de l'*interpretatio*, de la *frequentatio* et de l'*oppositum* recommandés par les arts poétiques latins contemporains. Cette rhétorique vise à l'amplification, but suprême de l'écriture lettrée. L'*Énéas* va jouer, quant à lui, un rôle décisif dans l'élaboration de l'écriture courtoise. C'est à partir de lui (et de quelques récits plus brefs à peine antérieurs, comme le *Narcissus*) que l'influence d'Ovide marque profondément la production romanesque : description des souffrances de l'amour, avec usage systématique du monologue dialogué (dans lequel l'amoureux dialogue fictivement avec lui-même comme avec un contradicteur, morcelant le vers en brèves répliques, comme dans *Les Héroides* ou dans *Les Métamorphoses*) et, surtout, recours aux métaphores ovidiennes pour désigner les effets de l'amour : l'amour comme feu qui brûle, comme maladie (description des insomnies), l'amour archer, l'amour cavalier (qui talonne, éperonne sa victime) ; la métaphore militaire des assauts de l'amour donne lieu à des développements qui se nourrissent du goût des médiévaux pour les faits d'armes (par exemple *Énéas*, v. 8633 et suiv.). La métaphore de l'amour chasseur rappelle l'importance de la chasse dans la vie aristocratique. Ainsi, l'écriture romanesque naissante répond moins au concept d'*imitatio*, qui prévaudra à la Renaissance, qu'à celui de *renovatio* : les hommes du XII^e siècle traitent les textes-sources comme ils le font des reliques ou des pièces d'orfèvrerie de l'Antiquité, qu'ils sertissent, rehaussent d'or ou de cristal, sans hésiter à en modifier la destination première. Une méthode, inaugurée par le *Brut*, est mise au point, dont les traits principaux sont les suivants : traduction nourrie de farcissures descriptives (portraits de personnages, merveilles...), insertion de commentaires explicatifs et de digressions diverses (anachronies en particulier), réduction du texte original par suppression des images, des comparaisons caractéristiques de la rhétorique antique, enfin amplification grâce à la rhétorique nouvelle, plus clinquante que pompeuse.

Interpretatio : figure de rhétorique consistant à exprimer deux fois de suite la même idée sous deux formes à peine différentes.

Frequentatio : accumulation d'attributs, avec reprise du verbe d'état.

Oppositum : la même idée est exprimée successivement sous une forme positive et sous une forme négative, ou inversement.

Ces textes s'appliquent donc à rendre l'univers antique accessible à un public de laïcs, qui est principalement un public de cour. Politique et esthétique sont intimement liées. Le monde ainsi représenté est un mixte, où règne l'anachronisme. Il est vrai que des prêtres grecs deviennent des évêques (*Thèbes*), que le lien féodal et les techniques militaires renvoient à l'univers médiéval, et que la mythologie est souvent rationalisée. Mais les auteurs n'oublient jamais que ce monde est antérieur à la Révélation : le salut chrétien n'entre pas dans les préoccupations des héros. En fait, cet anachronisme procède d'une intention : celle de donner ses lettres de noblesse à la civilisation médiévale, et en particulier à sa chevalerie, en effaçant sa nouveauté au profit de l'affirmation d'une continuité. L'Occident médiéval se veut l'héritier des grandes civilisations antiques. Or, si *Thèbes* et *Alexandre* célèbrent (mais de façon combien ambiguë !) des héros grecs, *Brut*, *Énée* et *Troie* revendiquent solidairement, en remontant progressivement dans le temps (*Brut* est le petit-fils d'*Énée*), l'origine troyenne du peuple breton que le roi d'Angleterre Henri II cherche à séduire pour mieux réduire les Angles et les Saxons.

L'ascendance troyenne était revendiquée depuis l'époque mérovingienne par les rois de France : les romans antiques, tous originaires de l'aire culturelle anglo-normande, font ainsi pièce aux prétentions françaises et affirment une continuité, de Priam au roi Arthur.

Le roi Arthur, un mythe littéraire. Chef de guerre breton des v^e-vi^e siècles, originaire sans doute de l'extrême nord de l'Angleterre, dont la littérature du xii^e siècle a fait, à la suite de l'*Histoire des rois de Bretagne* de Geoffroy de Monmouth (1137), puis de son traducteur Wace, un roi de légende, centre et modèle moral d'une cour prestigieuse, cultivant les valeurs de la courtoisie : prouesse, largesse, amour réciproque entre le roi et ses chevaliers. Les textes historiques du vi^e siècle ignorent jusqu'à son nom ; celui-ci n'apparaît pas avant le ix^e siècle (Nennius, *Histoire des Bretons*). On lui attribue des victoires importantes sur les Saxons. Arthur devient, dès le xii^e siècle, le roi presque obligé de la « matière de Bretagne », possesseur de la Table ronde autour de laquelle il prend place avec ses chevaliers. Au xiii^e siècle, le roman en prose fait de la cour d'Arthur son centre de gravité. Le mythe d'Arthur fait ainsi pendant à celui de Charlemagne, cultivé par les chansons de geste, et à celui d'Alexandre.

2 LA « MATIÈRE DE BRETAGNE »

Dans le même temps, et toujours dans la même aire culturelle et linguistique, une matière nouvelle apparaît : la matière celtique, ou « matière de Bretagne » (de Grande-Bretagne). Elle s'appuie sur des débris de mythes irlandais ou gallois, transmis oralement et liés étroitement au folklore. Ces mythes et ces légendes, qui ont parfois connu un stade littéraire (les *Mabinogion* gallois, par exemple), sont évidemment retravaillés et adaptés à la civilisation anglo-normande. C'est ainsi que la légende de Tristan (dérivée d'un récit irlandais d'enlèvement, ou *aithed*, analogue au conte de *Diarmaid et Grainne*, du ix^e siècle) est « mise en roman » par Béroul (datation incertaine, entre 1160 et 1190) et par Thomas (vers 1170-1175). Le premier dépeint un amour irrésistible, dû à l'absorption accidentelle d'un philtre, entre deux êtres, amour adultère (Iseut est l'épouse du roi Marc, oncle de Tristan) qui condamne les amants à fuir la société (ils se réfugient dans la forêt du Morois) ou à vivre séparés. L'amour est au centre de la narration, dans un contexte féodal qui lui confère une bonne part de sa dimension tragique, alors que les romans dits « antiques » situaient les épisodes amoureux dans le contexte principal de l'histoire d'une ville ou d'un pays, la guerre jouant un rôle important, comme dans les chansons de geste. L'amour, la mort, la société, sont les

trois points cardinaux d'une dialectique qui ignore les raffinements courtois ou pré-courtois de l'*Énéas*. La version, dite « courtoise », de Thomas atténue quelque peu le caractère brutal, sauvage, de la version dite « commune » (en particulier, la naissance de l'amour est étrangère au philtre), mais elle n'en reste pas moins subversive : l'amour de Tristan et d'Iseut ignore les principes de la *fine amor*. Il faudra attendre le *Tristan* en prose, au siècle suivant, pour que les amants de Cornouailles rejoignent pleinement l'univers arthurien, avec ses valeurs et son raffinement. Au XII^e siècle, ils ne peuvent s'accomplir ni à l'intérieur, ni à l'extérieur de la société, et ne seront unis que dans la mort. Une mort d'inspiration toute païenne, d'où Dieu est absent, et dans laquelle l'érotisme est comme éternisé et transcédé. La légende a suscité plusieurs romans, d'un certain La Chièvre, de Chrétien de Troyes (deux œuvres disparues), et les *Folies Tristan* des manuscrits de Berne et d'Oxford, ainsi que la *Tristransaga* norroise (XIII^e siècle) et les adaptations allemandes d'Eilhardt d'Oberg (fin XII^e siècle) et de Gottfried de Strasbourg (début XIII^e siècle). L'histoire fascinait et gênait à la fois : seuls des fragments ont survécu. L'œuvre de Chrétien de Troyes crée un univers romanesque radicalement différent, dans lequel le principe d'ordre domine.

Chrétien de Troyes écrit à la cour de Champagne entre 1170 et le début des années 1180. Son *Chevalier de la charrette* lui a été commandé par la comtesse Marie, et le *Conte du Graal* est dédié au comte Philippe d'Alsace. Dès le prologue d'*Érec et Énide*, conforme à la topique des prologues des romans antiques, Chrétien définit son œuvre comme une « molt bele conjointure » (une composition très réussie) tirée d'un « conte d'aventures » (v. 13-14, éd. M. Roques, Paris, Champion, 1984). Le terme « roman » apparaît dans le prologue du *Chevalier de la charrette* (« Puis que ma dame de Chanpaigne / vialt que romans a feire anpraigne (= j'entreprene), / je l'anprendrai molt volentiers », v. 1-3, éd. M. Roques, CFMA), où l'auteur distingue le roman (encore appelé livre), qu'il entreprend d'écrire, de la *matiere* et du *san*, que la comtesse lui propose (v. 25-26). Le roman se présente donc à ses yeux comme une élaboration littéraire (une composition subtile et esthétique) qui retravaille une source brute (la *matiere*) à la lumière d'un sens, d'une idée (morale, poétique, idéologique...). Dans ce roman, d'ailleurs, Chrétien de Troyes oppose à l'amour adultère asocial des *Tristan* un autre amour adultère, celui de Lancelot et de Guenièvre, qui sait prendre place dans la société courtoise et s'y épanouir. D'une façon générale, cet auteur s'applique à réfléchir sur les rapports entre amour, mariage et société chevaleresque. Il confère à la problématique de l'amour une orientation nouvelle, celle de l'*amour chevaleresque*, associant l'amour et l'aventure : le mérite d'un chevalier découle de ses qualités de combattant, et l'amour de la dame dépend étroitement de ce mérite ; un parcours chevaleresque va donc s'entrecroiser avec l'intrigue amoureuse. L'idée de réputation sur l'aventure chevaleresque : celui qui y renonce est dit *recreant*, s'attire le mépris de la communauté et perd l'amour de sa dame. Chrétien de Troyes s'efforce par ailleurs de concilier amour, chevalerie et mariage (sauf dans le *Chevalier de la charrette*). L'amour, sublimé par l'aventure, doit favoriser l'épanouissement du couple et irriguer de ses bienfaits la société entière. L'aventure peut se définir comme un ensemble d'épreuves merveilleuses, souvent rigidifiées en « coutumes », qui défient les chevaliers errants. Ces mauvaises coutumes, instituées par des chevaliers maléfiques, sont autant de témoignages du désordre qui affecte le monde extérieur : la tâche du bon chevalier est de les abolir, de sauver jeunes filles, veuves et orphelins des mains de leurs agresseurs, bref, de faire régner l'ordre « arthurien », un ordre conforme à la civilisation **courtoise** aussi bien qu'à l'idéologie théologico-politique dominante, héritière de *La Cité de Dieu* de saint Augustin.

Chrétien de Troyes : poète et romancier champenois, dont la biographie nous échappe, auteur d'adaptations d'Ovide (*Philomena*) et de romans : *Érec et Énide* (v. 1170), *Cligès* (c. 1172), *Lancelot ou le Chevalier de la charrette* (v. 1170), *Yvain ou le Chevalier au lion* (v. 1177) et *Perceval ou le Conte du Graal* (v. 1180). On lui doit des poésies lyriques et un *Roman du roi Marc et d'Isalt la blonde perdu*. *Guillaume d'Angleterre* n'est sans doute pas de Chrétien de Troyes.

Courtoisie et amour courtois. Il faut distinguer la courtoisie, fait de civilisation défini par un raffinement des mœurs et par un idéal à la fois esthétique et éthique (culte du Beau, valeurs de largesse, d'urbanité, de service d'autrui) qui se surimpose aux valeurs féodales et guerrières vers le milieu du XII^e siècle, et l'amour courtois, qui apparaît à la même époque et qui associe amour et prouesse : l'amant courtois doit se montrer digne de sa « dame » en multipliant les exploits chevaleresques et en la servant en toutes circonstances, au péril de sa vie ; cet amour est conçu comme un moyen d'amélioration intérieure, de dépassement de soi, et s'oppose à la passion brute. C'est un amour d'élection, justifié par les mérites de chacun des amants. Cet amour, conçu essentiellement comme adultère (Lancelot et Guenièvre en sont les meilleurs représentants), n'est pas incompatible, aux yeux de Chrétien de Troyes, avec le mariage (*Érec et Énide*, *Le Chevalier au lion*).

En même temps, le héros découvre sa vocation, prend conscience que sa prouesse doit être mise au service de la collectivité aristocratique et que c'est ainsi seulement qu'il pourra jouir pleinement d'un amour partagé, fondé en raison. Honneur, joie, largesse et prouesse définissent cette société arthurienne pour qui la lande et la forêt, séparées de ce monde-ci par une rivière, sont l'horizon onirique de la perte. Grâce à l'aventure aussi, la jeunesse aristocratique turbulente, dont Georges Duby a montré la dangerosité, resserre ses liens avec l'ordre établi et s'accomplit à travers un idéal auquel Chrétien de Troyes lui-même ne semble guère croire. Ainsi, si l'on suit les hypothèses d'Erich Köhler (qui demandent à être nuancées), le roman courtois aurait pour fonction de sublimer les tensions latentes entre classes d'âge dans l'aristocratie, en valorisant l'errance et en la récupérant au profit de la société de cour. L'accord parfait entre Arthur et ses vassaux serait également une idéalisation de la situation historique. En fait, à travers le roman, la société du XII^e siècle « entreprend de se penser elle-même » (P. Le Gentil) et cherche à dépasser le conflit latent entre christianisme et féodalité. Cette société, encore très anarchique au XI^e siècle, aspire à l'ordre sans vouloir renier l'esprit d'indépendance. L'aventure chevaleresque permet de freiner l'individu, de le canaliser sans le brimer. C'est ainsi que se dégage un type de héros qui peut s'épanouir librement, sous le contrôle (mais non la contrainte) de la société et du pouvoir royal, conçu comme un centre de rayonnement. Le *Chevalier de la charrette* (vers 1170) et le *Conte du Graal* (vers 1180) orienteront l'aventure chevaleresque vers une structure de quête (d'un personnage perdu ou d'un objet à découvrir) qui sera caractéristique du roman arthurien du XIII^e siècle.

L'inachèvement du *Conte du Graal* pose une énigme. Chrétien de Troyes voulait-il christianiser un cortège qui semble avoir des origines celtiques ou, plus largement, indo-européennes ? Après avoir envisagé les rapports possibles entre amour humain et chevalerie dans ses autres romans, a-t-il cherché à transcender l'aventure chevaleresque dans l'amour spirituel ? Ces questions ont sans doute intrigué ses successeurs. Robert de Boron, dans sa trilogie en vers (incomplète), fait du Graal l'écuelle dans laquelle Joseph d'Arimathie a recueilli le sang du Christ et relate le voyage du « saint vase » de Palestine vers l'île de Bretagne (*Joseph ou Roman de l'Estoire dou saint Graal*), puis s'intéresse au personnage de *Merlin* : mais l'unique manuscrit de son *Merlin* s'interrompt après cinq cents vers. Parallèlement, d'autres auteurs reprennent le *Conte du Graal* et le continuent en relatant alternativement les aventures de Gauvain (*Première Continuation*), puis celles de Perceval (*Deuxième Continuation*, vers 1200), avec souvent une dérive notable vers le fantasmatique ; comme chacune aboutissait à un échec partiel, Manessier accentue le symbolisme religieux et mène la quête à son terme : Perceval, devenu prêtre, meurt et la lance, le Graal et le tailloir s'élèvent dans le ciel. Gerbert de Montreuil, qui semble avoir ignoré l'œuvre de Manessier, reprend à la suite de la *Deuxième Continuation* mais s'interrompt, après

Merlin : personnage qui entre en littérature avec Geoffroy de Monmouth (*Vita Merlini*), puis avec Wace (*Brut*), où on le voit présider à la conception d'Arthur et assister la royauté bretonne. Modèle du prophète inspiré, fils d'une dame et d'un démon succube, il tient de Dieu sa connaissance du passé, et du diable celle de l'avenir. Amoureux de la fée Viviane (ou Ninianne), à qui il enseigne sa science, il meurt de ses mains : elle l'enterre vivant dans une fosse.

17 000 vers environ, sur une visite au château du Graal analogue à celle qui lui a servi de point de départ : farcissure circulaire qui paraît n'avoir d'autre objet que de retarder le dénouement, ce texte est un bon exemple de la tendance du XIII^e siècle à faire proliférer l'écriture (Tristan, parfaitement étranger aux traditions du Graal, y fait même une apparition).

Le roman arthurien en vers prospère au XIII^e siècle : *Durmart le Gallois*, *Yder*, *Fergus*, *Vengeance Raguidel*, *Merveilles de Rigomer*, sont parmi les plus connus. Tous reproduisent les mêmes schémas de l'aventure : quêtes, combats, *merveilles*.

Certains, comme *Le Bel Inconnu* de Renaut de Beaujeu (début du XIII^e s.), font de l'écriture un « beau jeu » avec les traditions arthuriennes qu'ils se plaisent à détourner pour mieux surprendre le lecteur/auditeur : les raffinements d'une écriture « déceptive » sont orientés vers la recherche d'un plaisir proprement littéraire, que l'on retrouvera dans le *Méliador* de Froissart, tandis qu'un grand nombre de romans en vers du XIII^e siècle accentuent le jeu entre le rire et le sérieux déjà inauguré par Chrétien de Troyes, quelquefois jusqu'aux limites de la parodie : *Méraugis de Portlesguez* de Raoul de Houdenc, *Merveilles de Rigomer* (qui font un usage abondant des thèmes folkloriques), et surtout *Fergus*, dont le héros est un naïf, un *nice*, promis à un grand avenir chevaleresque, à la manière de Perceval.

Quelquefois, dans le cadre de la fiction féerique, l'auteur-narrateur combine l'histoire amoureuse de son héros avec la sienne propre : le **roman métalectique** naît avec *Partonopeus de Blois* (roman anonyme), puis *Florimont* d'Aimon de Varennes (1188), et surtout *Le Bel Inconnu* (XIII^e siècle).

Mais, à la même époque, d'autres romans choisissent délibérément une autre voie, plus proche des réalités de la vie quotidienne du monde aristocratique.

Le roman métalectique a été défini par Gérard Genette dans *Figures III* (Paris, Seuil, 1972, p. 243 et suiv.). Son type le plus achevé est *Jacques le Fataliste* de Diderot. Dans ce type de roman, le narrateur, maître absolu du destin de ses personnages, intervient dans l'orientation de l'histoire et mêle son propre destin au leur, justifiant ainsi les infléchissements qu'il provoque. Dans *Le Bel Inconnu*, Renaut de Beaujeu prétend écrire pour séduire une amie indifférente et déclare dans l'épilogue que le héros, Guinglain, pourra retrouver la fée qu'il aime si l'amie du narrateur accepte de répondre à ses sentiments. Plusieurs interventions « lyriques » unissent étroitement le destin du héros et celui de Renaut.

3 LE COURANT DIT RÉALISTE

Il est abusif de parler de réalisme à cette époque de notre littérature : aucun écrivain ne conçoit son œuvre comme un miroir que l'on promènerait au bord d'une route, selon la célèbre formule de Stendhal. Certains fuient cependant les brumes de la matière de Bretagne et préfèrent un décor plus proche des réalités. Le plus illustre est Jean Renart et son roman *Guillaume de Dole*. L'auteur utilise une structure de conte populaire (conte dit de la « Gageure ») et l'amplifie au moyen de tableaux variés de la vie aristocratique contemporaine. Dans le récit qui est fait du tournoi de Saint-Trond, les chevaliers portent des noms de contemporains : Enguerrand de Coucy, Guillaume des Barres, Gaucher de Châtillon, bien d'autres encore. Il y a là une évidente recherche d'effets de réel, que l'on retrouvera, au long du Moyen Âge, dans les *biographies chevaleresques* romancées (*Gilles de Chin*, *Histoire des seigneurs de Gavre*, etc.). La géographie est elle-même précise et exacte, et les portraits, au lieu d'être purement rhétoriques, se font par touches adéquates, en pleine action. Loin d'idéaliser la vie chevaleresque, Jean Renart sait

Merveilles : du latin *mirabilia*, ce qui suscite l'étonnement. La merveille peut être un objet étonnant, ou d'une grande richesse ; ou bien un phénomène, physique ou humain, déroutant. Aventure et recherche de la merveille sont les motivations de l'errance (c'est-à-dire du fait non pas d'errer au sens moderne du terme, mais de cheminer).

Biographies chevaleresques : textes narratifs en vers ou en prose (XIII^e-XV^e siècle), à mi-chemin entre la chronique et le roman, qui relatent la vie et les exploits guerriers d'un chevalier qui s'est illustré par ses mérites (*Roman de Gilles de Chin*, *Mémoires de Boucicaut*, roman de *Gilles de Trazeznies* ou de *Jacques de Lalaing*, *Histoire des seigneurs de Gavre*). Ils combinent la réalité historique avec des schémas de contes populaires déjà utilisés dans des lais ou des romans.

manier l'ironie et ne dissimule pas le revers de la médaille chevaleresque. Il s'intéresse aussi au développement d'une activité marchande et au système économique en général. Le style lui-même est tendu, voire elliptique, et se soucie d'aller droit à l'essentiel, à la « vérité » que l'auteur revendique comme l'objet même de son écriture. L'insertion de pièces lyriques qui appartenaient au répertoire contemporain renforce cette impression de vraisemblance, puisqu'elles sont chantées par les personnages et qu'elles projettent les lecteurs-auditeurs au cœur de la réalité romanesque (d'autres romans suivront cet exemple : le *Roman de la Violette* de Gerbert de Montreuil, mais aussi le *Tristan* en prose et, vers la fin du XIV^e siècle, le *Méliador* de Froissart). Vers 1236, *Jehan et Blonde*, sur un schéma de roman idyllique, évoque avec précision la vie sociale de son siècle, mais il subordonne ses choix à un projet d'ensemble et à une vision de la société comme système complet de relations fondées sur le service et le mérite. L'intrigue amoureuse, née de cette vie sociale (un jeune Français de la petite noblesse fait son éducation sociale et sentimentale auprès du comte d'Oxford, dont il finit par épouser la fille, destinée au puissant Gloucester), se révèle être au cœur d'un processus dialectique : sans l'amour, une société ne saurait s'épanouir vraiment, et la réussite sociale demeure imparfaite. C'est par l'amour que cette réussite prend son sens, qui est préparation à la vie éternelle.

Lais narratifs : textes narratifs brefs, en couplets d'octosyllabes, qui évoquent dans un langage choisi un événement qui tranche sur l'univers quotidien par son caractère exceptionnel, merveilleux, ou par son raffinement. Marie de France a composé ses lais peu avant 1170 et s'inspire fréquemment de thèmes du folklore celtique.

Beaucoup d'autres romans non arthuriens des XII^e et XIII^e siècles traitent, dans un décor réaliste, des thèmes issus du folklore et évoqués également, avec plus de brièveté, dans des **lais narratifs** : thèmes de la femme aux deux maris (*Ille et Galeron* de Gautier d'Arras et le lai d'*Éliduc*), de Peau d'Âne (*La Manekine* de Philippe de Rémi et le *Roman du comte d'Anjou* de Jean Maillart, au début du XIV^e siècle), du cœur mangé (*Roman du Châtelain de Coucy et de la Dame de Fayel* et *Lai d'Igauré*), ou de la femme qui calomnie sa voisine qui vient de donner naissance à des jumeaux (*Galeran de Bretagne* et lai de *Fresne*).